

La vie à la petite école du rang

Ernestine Lepage

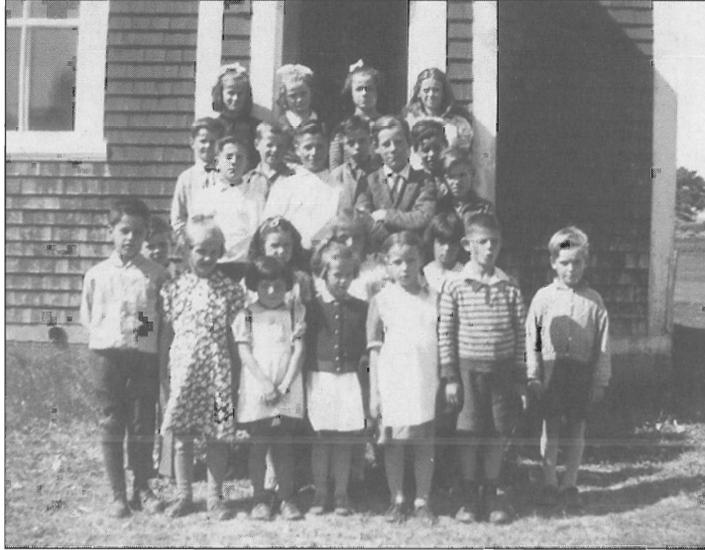
Scrutant mon passé, je me suis mise à ressusciter de vieux souvenirs que j'aimerais rappeler. J'ai donc choisi de vous parler de mes premières années d'enseignement à la petite école du rang.

Diplômée de l'école normale Sainte-Rose-du-Dégelis à 17 ans, j'ai d'abord amorcé ma carrière dans l'enseignement à l'école du 3^e rang Ouest de Sainte-Odile, école que j'avais fréquentée durant mon enfance. Vous dire que l'expérience a réussi serait vous induire en erreur. Enseigner à 28 élèves, âgés entre six et seize ans, répartis de la première à la septième année, ne fut pas une tâche facile pour une jeune diplômée qui avait fait la plus grande partie de ses stages dans une classe à degré unique.

Mes frères et sœurs, qui compétaient parmi mes premiers élèves, pourraient relater certaines péripéties vécues par eux et leur sœur aînée. Ils ont dû subir mes réprimandes plus souvent qu'à leur tour, question de ne pas faire de «passe-droit».

Après un an, j'ai quitté cette école pour devenir enseignante dans la paroisse voisine, Sainte-Blandine, durant les deux années suivantes. J'aimerais vous entretenir de cette période d'enseignement à l'école du rang 4, actuellement le rang de la Seigneurie.

À mon arrivée, l'école m'apparut assez vieillotte. Dans la pièce principale se trouvaient deux rangées de pupitres pouvant asseoir deux enfants ensemble; par deux marches, on accédait à mon bureau fixé sur une tribune. L'ameublement de la classe se complétait par un «poêle à deux ponts». Deux tableaux noirs, l'un à l'arrière de mon bureau, l'autre à ma gauche, faisaient, avec la croix



noire, le décor de la classe. Aucune ampoule électrique au plafond; la Compagnie du Pouvoir du Bas-Saint-Laurent n'avait pas encore conduit l'électricité dans le rang. Seules les très grandes fenêtres situées au sud et à l'ouest laissaient passer assez de lumière pour rendre possible le travail scolaire; elles laissaient aussi pénétrer le froid durant l'hiver.

L'école avait connu plusieurs générations d'étudiants à en juger par l'état des bureaux, du plancher et des murs défraîchis. Une porte, pas tellement ajustée à son cadrage et située à gauche du bureau du maître, donnait sur un long corridor au bout duquel se trouvaient les toilettes sèches des garçons et des filles. Dans l'espace encore vacant de ce lieu plutôt rudimentaire, le voisin allait déposer le bois qui devait servir à alimenter le poêle durant l'hiver.

Face à l'entrée principale de l'école, une porte donnait sur deux pièces réservées à l'institutrice. La première servait de cuisine où se trouvaient une table, deux chaises et une armoire; la seconde servait de chambre à coucher où seuls un lit et un vase de nuit répondaient aux premières nécessités.

C'est bien dans cette école que j'ai

accueilli une trentaine d'élèves, le premier mardi de septembre 1949. Comme toutes les enseignantes qui oeuvraient dans les rangs, j'avais l'entière direction de ma classe. Je devais enregistrer à chaque jour les présences des élèves dans le journal scolaire. Chaque mois, j'y inscrivais les notes et je remplissais les bulletins que les élèves présentaient à leurs parents. À la fin de l'année, je compilais les résultats de ces données, en faisais la moyenne et fournissais un rapport détaillé à la Commission scolaire de l'endroit.

M'incombait aussi la garde des élèves lors de la récréation et tout le temps de leur présence à l'école.

Au cours de la deuxième année, ce n'était pas trente élèves, mais bien trente-huit, répartis entre la première et la septième année que j'ai dû inscrire. Pour ce nombre record, je me suis mérité une prime de 50\$ qui s'ajoutait à un salaire annuel de 600\$. J'ai su m'en réjouir, car mes tantes avant moi n'avaient connu qu'un maigre 300\$. On peut croire, par la citation qui suit, que les conditions n'étaient pas meilleures dans d'autres écoles: «*La vie de la maîtresse d'école était souvent héroïque. (...) Son salaire n'était pas exorbitant: en 1873, l'on engageait pour 60\$ annuellement; la moyenne des salaires monta à 200\$ vers 1915, et ce n'est qu'après 1950 qu'elle dépassa 1000\$. Très souvent les paiements mensuels étaient retardés*»¹.

Chambre à louer

Comme je n'avais pas l'intention de coucher seule à l'école, j'ai loué une chambre chez Monsieur et Madame Ruest, mes voisins de l'ouest, au coût mensuel de 7\$. C'est à peine le prix d'un repas actuellement, mais en 1950, c'était suffisant.

La saison d'automne fut assez clé-

mente; pas besoin de chauffer la classe tous les jours. Cependant, l'hiver était attendu avec anxiété, surtout durant cette deuxième année où je devais moi-même allumer le poêle chaque matin. Lors du premier hiver, M. Ruest avait eu la gentillesse de faire la première attisée avant d'aller traire ses vaches. Laissée à moi-même, je parvenais difficilement à m'acquitter de cette tâche. Le tremble qui venait tout juste d'être bûché résistait à mes interventions.

Lorsque le bois avait réussi à s'enflammer et que l'école commençait à se réchauffer, je prenais mon petit déjeuner, camouflée dans mon manteau d'hiver. Je regardais parfois fondre la glace dans la chaudière, placée sur le bahut et sous le bec de la pompe à eau, près de la porte d'entrée. Ce cérémonial terminé, je faisais de nouveau une attisée, m'affairais aux derniers préparatifs pour accueillir les élèves venus d'un mille à la ronde. Les plus éloignés arrivaient souvent les premiers, bien enneigés. Après avoir secoué leurs «p'tits rubbers», ils gagnaient leur place en grelottant.

Durant les grands froids d'hiver, je les invitais à venir se chauffer près du poêle. Mais celui-ci était si chaud et la classe si froide que «l'on brûlait d'un côté pendant qu'on gelait de l'autre». Cela ne nous empêchait pas de nous «catéchiser» ainsi, regroupés près du feu.

Ma tâche de maîtresse d'école n'était pas une sinécure. Enseigner le français, le calcul et les autres matières scolaires à sept niveaux différents, et suivre autant que possible le programme du Conseil de l'instruction publique, cela me demandait beaucoup d'ingéniosité, de débrouillardise. Aussi, les grands élèves, qui terminaient leur travail les premiers, montraient à lire aux élèves de première ou de deuxième année pendant que j'enseignais une règle de grammaire à l'un des autres niveaux.

La matinée était vite terminée et ne laissait pas de temps pour le repos et le badinage. Bien vite arrivait l'heure du dîner qui se résumait à un sandwich et un breuvage froid pour les élèves qui mangeaient à l'école. Quant à moi, je me contentais souvent d'une soupe que je faisais réchauffer sur le poêle à deux ponts

et que je dégustais dans la cuisine. Par l'embrasement d'une porte à volets, je pouvais facilement surveiller mes élèves tout en avalant mon frugal repas.

La classe reprenait vers une heure, toujours embaumée par les odeurs du matin. De brèves informations données à l'un ou l'autre groupe permettaient aux élèves d'effectuer des exercices pendant que j'expliquais de nouvelles notions d'arithmétique aux autres. La fin de l'après-midi était parfois consacrée à la lecture expressive; c'était une période adorée des élèves qui, à qui mieux mieux, voulaient être performants. Qu'auraient dit les inspecteurs, Lever ou Dumas, d'une telle volonté d'apprendre? C'est vrai qu'ils venaient, deux fois l'an, vérifier le niveau d'avancement des élèves et me donner des conseils. Le curé de la paroisse nous visitait à son tour. Chacune de ces personnalités nous accordait une journée de congé. C'était le moment le plus apprécié de leur visite.

Après une journée de classe bien remplie, les élèves repartaient vers 4 h. Quelques-uns se prêtaient volontiers à faire le ménage, tâche que j'assumais gratuitement lors d'une tempête.

La journée n'était pas terminée car je devais procéder à la correction des travaux des élèves ou des devoirs de la veille en plus de préparer mes cours du lendemain. Après la classe, je me suis même prêtée à exercer mes élèves qui voulaient jouer une pièce de théâtre à laquelle les parents furent invités à l'occasion de Noël.

À vingt ans, on est plein d'entrain et d'enthousiasme. Quelques fois durant l'année, je visitais les familles de mes élèves. Celles-ci me recevaient à bras ouverts. Parfois l'une d'elles organisait une soirée à laquelle se joignaient les gens d'alentour pour étudier un article dans la revue diocésaine, **Le Centre Saint-Germain**, ou des questions relatives au syndicalisme agricole dans **La terre de chez-nous**. Cette soirée se terminait habituellement par une bonne partie de cartes autour de la grande table familiale et sous l'éclairage de la lampe à l'huile. C'était une bonne occasion de rire et de tricher un peu au milieu des quiproquos.

Je garde de ces deux années, à Sainte-Blandine, de mes élèves comme de leurs parents, un précieux souvenir. Ils ont porté avec moi le poids des difficultés, des années sans confort; mais tous vivaient des valeurs profondément chrétiennes.

Le vendredi soir arrivé, mon grand-père ou l'un de mes frères venaient me chercher à l'école, en voiture à cheval, tout comme ils m'y conduisaient le lundi matin. Je revenais à la maison paternelle un peu fatiguée mais encore décidée à préparer la semaine suivante. Je profitais de ce temps de repos pour photocopier des exercices ou des examens en nombre suffisant. Comme je ne possédais pas les moyens modernes d'impression d'aujourd'hui, j'avais recours à la «vulgaire gélatine». Figée sur une vitre dans un cadrage fabriqué par mon père, elle me permettait de relever des stencils. Après chaque opération, il fallait laver le produit à l'eau tiède; ce qui laissait bien des marques sur les doigts.

J'ai terminé ma carrière de maîtresse d'école dans ma paroisse, Sainte-Odile, à l'école Saint-Léon, située à quelques kilomètres au sud de l'actuelle Place Jalna. C'était toute une promotion: une école récemment construite, pourvue d'électricité et... avec seulement seize élèves, de la première à la quatrième année. De plus, j'ai obtenu une augmentation salariale de 100\$. Pressentant la naissance du syndicat de l'enseignement, la commission scolaire promettait d'augmenter nos salaires de 200\$, l'année suivante. J'allais la couler douce!

Cette expérience de cinq ans à la petite école du rang allait sans doute me servir dans ma carrière d'enseignement à la formation des maîtres, tout particulièrement auprès des stagiaires, tant dans les écoles normales² qu'au Centre Pilote Laval à Québec et à l'Université du Québec à Rimouski.

Notes

¹ Georgette Grand'Maison, r.s.r., **Au service du Témiscouata; l'école normale Sainte-Rose-du-Dégelis**, Rimouski, 1980, p. 31.

² Écoles normales de Sainte-Rose-du-Dégelis, de Mont-Joli, de Tanguay, des Ursulines, du Consortium de Rimouski.